

Mon Londres Edinburgh Londres.



Il ne faut pas se raconter d'histoire, tout ça s'est parti d'une belle connerie. Du genre que l'on raconte ensuite au bistrot entre deux verres pour que les copains se marrent.

Le jour du

Paris Brest Paris,



je suis passé devant le stand des gars de l'Audax UK, les types ne te vendent pas du rêve mais un <REVE>, non, mais une balade. Ils te balancent ça comme un piège à mouches, entre les deux royaumes Angleterre et Ecosse, une balade qu'ils disent...tu parles un traquenard à pédale, oui !!! Bref, je repars avec la carte de visite collée sur le clavier de mon PC comme un couillon, je me suis inscrit.

En janvier 2025 il faut confirmer l'inscription qui n'est pas simple. Avec des dates bien précises

2900 détraqués du vélo. 43 nations sont représentées une espèce d'ONU du cuissard moulant. Quand j'ai décroché le graal, l'inscription validée, il faut raquer si non hop... place au suivant la vie est dure pour les distraits...

L'idée m'a trotté dans le cigare pendant deux ans. Puis, les jours ont rappliqué et l'envie est devenue un sale pitbull qui ne me lâchait plus. Alors j'ai sorti le courage du placard et j'ai enfilé les BRM 200,300,400 bornes comme des perles à Bollène et 200,300 à Aubagne sans oublier le Bol d'Or au Castelet histoire de...Ajoute le home trainer deux fois par semaines pour me cramer les cuisses et les sorties le dimanche avec les costauds de la route pour me tirer la langue ou tu finis pendu au peloton comme une chaussette au fil de linge, et un régime sec histoire de perdre de la brioche.

Petit à petit j'ai commencé à sentir que je domptais la bête.

La montagne de Lure :



Ensuite. Le Tarn... Là je me suis bouffé du dénivelé comme d'autres bouffent des cacahuètes à l'apéro : 75, 100 Bornes, 1300 à 2000 de D+. Le pic de Nore, Fontfroide, le Montalet... Tous les cols même ceux qu'aucun cartographe n'a jugé bon de noter. Et alors que je ne l'attendais pas, comme un cadeau empoisonné, un grand par la taille et grand par le talent débarque au camping pour ne pas le nommer Marc. Le bougre, ce n'est pas un cyclo, c'est une formule 1 déguisée en cycliste, quand tu le suis à la fin tu es rincé comme une vielle serpillière. On calque nos sorties ensembles quelques jours, il me tire souvent, moi j'essaye de m'accrocher. Je lui colle à la roue comme une promesse pour moi.

Tu suis oui ... survivre c'est autre chose...

Je suis obligé de forcer. Résultat : Je m'aiguise comme on aiguise un couteau. Quand il repart je reste avec la sensation d'avoir pris des crampons sur les mollets, le moral gonflé. Merci, Marc. Sans toi j'aurais peut-être roupillé au lieu de grimper.

A la fin du séjour j'ai 2000 bornes dans les pattes et 40.000 m de D+, bref, la machine est prête ou presque.





Je rentre à la maison, je prépare mes affaires et hop direction la Normandie. Le lundi soir, j'arrive chez la frangine et le beauf, pour y passer la nuit. Puis le lendemain cap sur Dieppe. J'arrive vers 23 heures je me mets dans la file d'embarquement du ferry.



Et la première tuile :

En plaisantant, je lâche !!! Excusez-moi je suis un peu à la bourre... !

Le type me regarde :

-mais non ! vous êtes en avance...de vingt-quatre heures !!!

Résultat ; 170 balles de supplément, sinon vous restez là à contemplé les mouettes, et dormir dans la salle d'attente avec les clodos.

— 170 balles ?! Pour ce prix-là, j'espère au moins une cabine avec jacuzzi.

— Non, monsieur, juste une place assise.

— Alors, je vais m'asseoir sur ma colère, ça coûtera moins cher.

À 23 heures, ça pique plus qu'un coup de fouet dans les guiboles. Mais j'embarque quand même., direction Newhaven.



À six heures du matin, je fous les pieds à Newhaven. Chez ma belle-fille Mélanie, qui cause l'anglais comme Shakespeare. Elle me sauvera plus d'une fois la mise. Chez elle, je fignole l'itinéraire. Et là je découvre, une nouvelle gourde de ma part je réalise que je suis à 80 bornes de Londres, mon point de départ officiel : Et moi j'ai choisi de partir à six heures du matin de Londres. Du grand art

. Alors qu'il y a un départ de WRITTLE !!!

Mélanie ne veut pas me laisser crever seul là-dedans,
elle s'entête : « Je t'amène ! ».

Le samedi matin zou... direction WRITTLE pour récupérer mon accréditation.



J'essaie de la calmer, mais rien à faire.

— Ce n'est pas grave, je gérerai...

— Non, toi tu ne gères rien. Tu pédales. Moi, je gère. Finalement, elle me trouve un chauffeur qui part à deux heures du mat' pour Londres. Banco. Sans elle, j'y serais encore, coincé entre deux ronds-points anglais et une pinte de bière tiède.

Elle est contente pour moi !!! et-moi pour elle.

Dure journée. Moi je vais me caler pour la nuit Le lendemain, direction Guildhall, pour le vrai départ. Un machin médiéval où même les pierres ont l'air fatiguées



Départ à six heures, le ventre vide pour Northsowe, pas eu le temps de becqueter. 108 bornes à sec, merci le menu. Heureusement, au premier contrôle, buffet à volonté. Je remplis le réservoir, mais mollo. Pas question de me balader avec une enclume dans l'estomac. Je vois vite que les routes ne sont pas nickel un chantier pas fini.

Direction Boston. Je roule seul, évidemment, vu que le seul Français du coin c'était moi. Les autres, c'étaient des Hollandais taillés comme des moulins, des Anglais roses comme des cochons bouillis, et deux-trois Japonais qui pédalaient avec l'air de réciter des mantras.

Moi, peinard, je tiens mon rythme. Sauf que le vent décide de se mettre en travers. Et en Angleterre, le vent, ce n'est pas une brise marine : c'est un hooligan qui veut ta peau.

Arrivée à Spalding, trempé comme un clébard oublié sous l'orage, le long du canal, je croise un moulin à vent qui tourne encore. Je me dis que lui au moins, il profite du vent, pas comme moi.





À Boston, je recharge la chaudière.

Tous les cent kilomètres, c'est service station : un peu à bouffer, pas trop, histoire de pas s'endormir sur le guidon. Puis je repars. Et là, deuxième tuile : mon dérailleur avant me claque dans les doigts.

Résultat : petit plateau obligatoire. Je mouline... comme une machine à laver, et ça frotte de partout. Un vrai concerto pour ferraille grinçante.

Heureusement, je tombe sur Estéban, un autre cinglé français. On s'accroche l'un à l'autre, direction Louth. On arrive, on se gave un peu pour compenser le froid qui nous ronge, et zou, direction le fameux pont Humber.

De nuit, avec ses 2 220 mètres éclairés, c'est beau comme un film de Fellini. Sauf que moi, je n'ai pas le

temps de faire le poète : faut pédaler, sinon tu t'envoles.



Hessle. 323 bornes dans les pattes. Là, je me paie une douche. Parce qu'au bout d'un moment, tu pues tellement que même le vent veut plus de toi. Trois heures de sommeil sur un matelas gonflable, une couverture en prime. Luxe, calme et volupté, qu'ils disaient.

Je repars seul, Estéban a filé devant. Le Yorkshire me tombe dessus. Sauvage, joli, mais les routes... Mon vieux, ce ne sont pas des nids de poule, ce sont des poulaillers entiers. Chaque flaqué, tu te demandes si tu ne vas pas y laisser une roue.

Et les côtes ! Ça descend à 12 %, ça remonte à 14 %. Des coups de cul à répétition. Je me dis que les Anglais, ils doivent être masos pour bitumer des montagnes russes pareilles.

Je continue, trempé, glacé, mais avec le haut encore sec grâce au K-way. Les pompes, elles, font floc-floc. Un vrai pédalo. Un moment, je me cale dans un pub. Chocolat

chaud. Pas glamour, mais ça m'a rallumé la chaudière.



Puis, surprise sur la route, une ligne droite interminable, un obélisque planté au loin. Je croyais halluciner. Mais non, fallait passer devant, puis sous un château, Castel Howard. Une façade du XVII^e, énorme qui te tombe dessus comme un décor de cinéma.





Malton. 393 bornes. Je récupère mon sac de recharge,

deux kilos cinq de sape propre. Je mange, je regarde les tronches fatiguées autour de moi. Tout le monde tire la gueule, mais personne ne veut lâcher. C'est ça, les cyclistes : des têtes de mule à roulettes.

Je repars. Et là, le vent passe à la vitesse supérieure. Pas un vent, une bête sauvage. Des rafales qui te balancent d'un côté de la route à l'autre. Les branches volent, tu forces comme dans un col, même sur le plat. Mais j'avance. Un coup de pédale après l'autre, comme une machine de guerre.



Richmond. 486 bornes. Contrôle, bouffe, et annonce de l'organisation : « Neutralisation, quatre heures à cause du vent. » Je me dis que c'est une aubaine pour dormir. Je m'écroule dans un gymnase, réveil prévu à 20 heures.

Et puis paf, les lumières s'allument. On nous sort des bras de morphée, le verdict tombe :

— C'est fini, les gars. Balade terminée. Tempête. Camions couchés, trains bloqués, avions cloués au sol. Vous ne sortez pas d'ici.

Je vous jure... Une randonnée de 1 500 bornes stoppée net par un coup de vent. Et pas une petite bise provençale : Storm Floris, la plus forte depuis des lustres. Même les Anglais avaient peur, c'est dire.

Le lendemain du grand coup de sifflet final, on nous libère par grappes de dix, comme des prisonniers en permission. Dehors ça ressemblait à un champ de bataille. Branches par terre, bagnoles cabossées, tout ce qui ne tenait pas bien cloué s'était barré avec le vent.



À 7 heures, l'organisation nous lâche : « Rentrez comme vous voulez, à vélo, en train, en trottinette si ça vous chante. Mais le Londres-Édimbourg-Londres, c'est fini. » Là, j'retombe sur Estéban, mon compagnon d'infortune. Le gars avait la même gueule de croque-mort réjoui que moi. On s'est regardés on se dit qu'on ne va pas rentrer la queue entre les jambes : on se refait la route, et tant

pis si ce n'est pas pour la gloire.

— Bon, on s'les refait à l'envers, hein ?

Pas de podium, pas de médaille, mais au moins on rentrerait avec l'honneur.



On trace direction Malton. On décide de couper la poire en deux : 250 bornes aujourd'hui, 250 demain. Histoire de pas finir en puzzle. Et puis, c'était sympa de redécouvrir les paysages à la lumière du jour. Castel Howard, lui, on l'a raté cette fois.

Mais d'autre coins valaient le détour.



Le temps ? Gris, évidemment. L'Angleterre, il ne faut pas rêver. Mais au moins, pas de pluie. Un luxe qu'on n'avait pas encore goûté.

Alors on pédalait, peinards, en discutant de tout et de rien, comme deux tontons à la terrasse d'un zinc, sauf que nous, le zinc, c'étaient nos guidons trempés de sueur.

Arrivé à Malton, la claque. Revenir sur ses pas sans avoir vu Édimbourg Repasser par là sans être allé au bout, c'était comme si tu avais bu l'apéro sans jamais voir arriver le plat. Un goût d'inachevé qui colle au gosier. Et autour de nous, c'était pareil : des cyclistes moroses, le sourire en berne.

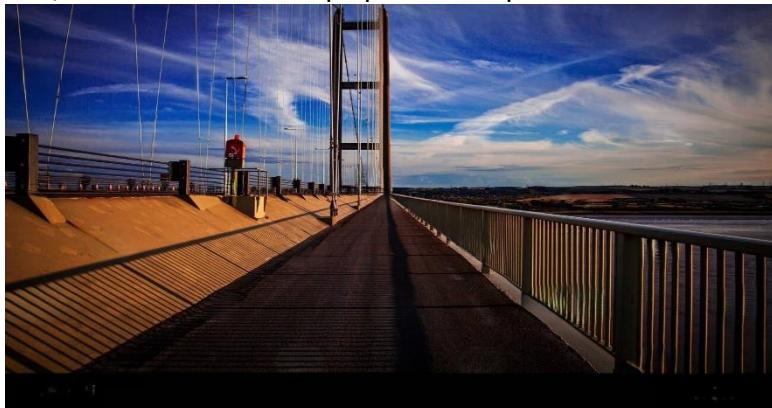
Un Londres-Edinburgh-Londres, ça se finit dans la gloire ou la misère, mais ça se finit. Là, non : une rando sans fin, tu rentres à la maison avec des kilomètres en trop et un rêve en moins.

On se fait tamponner aux contrôles, mais ce sont plus des étapes, ce sont des formalités. La troupe de cyclistes a plus le même visage : finis les sourires de départ, reste que des mines fatiguées, comme des acteurs forcés de jouer une pièce dont le rideau est tombé trop tôt.

Et moi, je te dis franchement, je vais garder ça en travers. Parce que pédaler, c'est dur, mais s'arrêter parce que le ciel l'a décidé, ça, c'est le genre de truc qui file la rage.

On trace, et bien sûr, qui est ce qu'on retrouve sur le chemin ? Le Humber Bridge, ce colosse de câbles et d'acier. Mais cette fois, ce n'est pas l'excitation de l'aller. Non. Là c'est le blues du retour.

De jour, le Humber est toujours aussi long 2 220 mètres qui te fait croire que tu pédales sur un fil tendu au-dessus de l'eau. Sauf que maintenant, ce n'est pas l'adrénaline, c'est la mélancolie qui pousse les pédales.



C'est comme repartir d'un bistrot avant que le patron serve le canon. Un goût d'inachevé.

Un silence dans les tripes. Estéban le sent aussi, il ne parle pas beaucoup. Moi, j'ai l'impression qu'on m'a volé la fin.

La route défile, monotone. Pas de soleil pour réchauffer l'ambiance, mais au moins la pluie nous fout la paix.

Alors on roule, deux tontons à vélo, chacun avec son petit deuil. Les paysages sont beaux, mais ça ne change rien : ce qui manque, c'est le sommet de l'histoire, et celui-là, le vent nous l'a soufflé.

En sortant de Spalding, je roulais en pilote automatique, les yeux à moitié collés. Et là, gag une bagnole garée, verte et sournoise, peinarde sur le bas-côté. Je l'ai vue, pas le temps de réagir... jusqu'à ce que son pare-chocs vienne me saluer à coups de tôles.

Carambolage maison : paf, direct dans le cul de la tire. Le vélo a hurlé comme une vieille cocotte en fonte, et moi j'ai fini en décoration de coffre. Bilan : le biclou cassé, et ma dignité en miettes sur le goudron. Le proprio, lui, débarque du trottoir, aimable comme un Russe qu'on prive de vodka. J'ai balbutié trois mots d'anglais de comptoir pour calmer le jeu, histoire de pas finir en garde à vue improvisée.

Et là, comme dans un polar des fifties, un vieux taxi noir surgit. En guise d'ambulance, le chauffeur, la tronche burinée et le flegme de celui qui a roulé pendant le Blitz, me lance un "get in" sec comme un coup de trique. Je charge le vélo tordu, je m'affale à l'arrière, et direction l'hosto. L'odeur de cuir usé, le moteur qui toussote, et

moi qui regarde la pluie s'écraser sur la vitre en me disant que la balade virait au film noir.

À l'hosto, ils m'ont collé sur une civière, palpé comme un sac de patates et parlé d'examens à rallonge. Moi, j'avais qu'une idée en tête : repartir. Alors, ni une ni deux, j'ai profité d'un couloir désert, j'ai remis mon cuisard râpé et je me suis tiré en douce, vélo cabossé sous le bras. Parce que dans ces virées-là, y'a pas de bouton pause : tu pédales, ou tu rentres chez toi en bus. Et moi, tant que je peux tourner les jambes, même en travers, je continue la route.

Quand enfin Londres se rapproche, n'y a pas de banderoles, pas d'applaudissements, pas de photo souvenir. Juste nous, nos mollets rincés, et le constat sec. Cette rando, elle n'aura pas de fin officielle. On a roulé 1 000 bornes pour rentrer au bercail, mais le Graal est resté au fond d'un brouillard écossais.

Et moi, je te le dis : autant j'aime quand ce sont mes jambes qui lâchent, autant je n'accepte pas que ce soit le ciel qui décide. Parce que pédaler, c'est dur, mais rentrer bredouille à cause du vent, ça, c'est vraiment une saloperie.

Ce fut, malgré tous mes déboires et le mauvais temps une sacrée aventure.

Comme vous devez vous en douter rendez-vous en 2029 pour donner une fin à ce **LONDRES-EDINBURGH-LONDRES !!!**

Je tiens à remercier toutes les personnes qui ont contribués financièrement à concrétiser mon projet

Ma femme. CECILE

Mr Bertrand MERIC Société ARDEL

Mr Christian PIERRE SAS CORAND

MIRAMAS Cyclotourisme

Franck P. Thomas D. Rosario V. Jean P. Franck B.

Melanie P. Kenny B. Jeremy O. Jean Pierre O. Marine P.

Regis F. Alexis. Claude B. Bernard P. Bernard T